

ciales. La tenue des livres ne leur est pas inconnue. La plupart ignorent, il est vrai, la manière d'extraire une racine cubique; ils ne sauraient démontrer tous les principes de la divisibilité des nombres; ils n'ont aucune notion des logarithmes et des calculs trigonométriques; mais ils se sont attachés à bien comprendre les choses les plus importantes. Peu et bien, tel le principe qui guide le maître, tel est le but que se proposent les disciples.

En somme si nous comparons la population scolaire actuelle à celle qui peuplait les écoles il y a cinquante ans, il nous sera facile de reconnaître que nous vivons dans un siècle de progrès. Les instituteurs se préparent mieux pendant leur jeunesse à la sainte mission qu'ils ont à remplir, et obtiennent généralement de bons résultats dans leurs écoles.

D'autre part, un traitement fixe leur est assuré, traitement bien modique, c'est vrai, quelquefois insuffisant pour les mettre à l'abri du besoin; mais l'instituteur n'est plus, comme autrefois, obligé de chercher dans un travail pénible ses moyens d'existence; et si on le voit encore solliciter quelque emploi, soit comme secrétaire communal, soit comme clerc paroissial, on est heureux de reconnaître que ces fonctions sont plus honorables que les rudes métiers auxquels ont été obligés de se livrer ceux qui nous ont précédés dans la carrière de l'enseignement.

—(Lagache.—Extrait du *Progrès*, de Bruxelles.)

Travail de conférence.

RÉPONSE A CETTE QUESTION :

Que doit faire l'institutrice pour se perfectionner dans son état ?

Un institutrice qui veut se perfectionner dans son état doit toujours s'instruire de plus en plus : on ne sait jamais trop ; il faut qu'elle ait beaucoup de courage, de persévérance, car son état offre souvent bien des difficultés.

Pour se perfectionner, il y a plusieurs moyens pratiques :

1o. La préparation consciencieuse de ses leçons ;

2o. Consulter des auteurs sérieux, traitant de l'éducation de la jeunesse ;

3o. L'assiduité aux réunions d'institutrices, dites conférences ;

4o. Demander conseil aux personnes plus instruites.

Si l'on a bien préparé la leçon que l'on doit donner, il est beaucoup plus facile d'instruire les enfants et de développer leur intelligence.

La lecture des livres sérieux orne l'esprit et forme le cœur.

L'assiduité aux conférences est un moyen efficace pour se perfectionner ; on peut en retirer beaucoup de fruits en voyant enseigner les autres ; on peut toujours remarquer ce qui est bon, et se l'approprier ; l'on voit en même temps ce qui est défectueux et ce que l'on doit éviter dans l'enseignement.

En demandant conseil aux personnes plus expérimentées, on doit laisser de côté tout amour-propre, et ne pas considérer qu'on en sait assez ; mais suivre consciencieusement les conseils donnés, et n'avoir en vue que l'avancement et le bien-être de ses élèves.

Il faut chercher aussi tous les moyens possibles pour rendre ses leçons agréables, attrayantes, claires et simples, selon l'âge des enfants qui nous sont confiés.

L'institutrice qui met en pratique les moyens que l'on vient de décrire, est certaine de travailler à sa perfection.

HÉLÈNE DEMERLIEN.

—Institutrice à l'école gardienne No. 3 de Bruxelles. (Le *Progrès*.)

EDUCATION.

Pensées d'un ami des bêtes sur l'éducation des enfants.

Les enfants ne changent pas autant qu'on croit en devenant hommes. Quelques uns naissent et restent bons, quelques autres méchants ; d'autres—c'est le plus grand nombre—ont du bon et du mauvais ; leur âme est dans une sorte d'équilibre indifférent entre le bien et le mal, et obéit sans grande résistance aux impulsions qu'elle reçoit d'un côté ou de l'autre. L'éducation a peu d'effet, soit pour corrompre les premiers, soit pour corriger les seconds ; elle en a beaucoup pour décider ce que seront les derniers, et elle doit agir comme si les bons instincts pouvaient se perdre et les mauvais être réprimés ; de même que le médecin prévoit toujours le mal qui peut venir, et le combat, une fois venu, alors même qu'il le croit incurable, comme si la guérison était possible.

Lorsque des parents s'alarment de la paresse, du manque de franchise, de l'insensibilité d'un enfant, on croit devoir les rassurer en disant : "L'enfant est bien jeune ; avec l'âge, cela changera." Qu'ils n'acceptent pas trop facilement cette consolation banale, et qu'ils ne s'endorment pas dans une dangereuse sécurité, s'en remettant au temps du soin de réformer l'œuvre de la nature : plus cette œuvre est défectueuse, plus il faut de soins assidus pour la modifier ; plus il importe de se hâter, et, comme le médecin encore, d'arrêter le mal dès l'origine.

Les instincts, les penchants essentiels se révèlent de bonne heure à l'œil vigilant de la mère. Ce qui apparaît d'abord, et de quoi dépend à peu près tout le reste, c'est la bonté ou la méchanceté, la sensibilité ou la cruauté. L'enfant trouve dans la famille une réduction de la société, où ses divers penchants ne tardent pas à se manifester. Il y trouve des supérieurs : ses parents ; des égaux : ses frères et sœurs ; des inférieurs : les domestiques et les animaux.

Qu'on me pardonne de placer à côté de personnes dont nous devons respecter la dignité en recevant leurs services, des êtres inférieurs, des bêtes. Je me place ici, qu'on ne l'oublie pas, au point de vue de l'enfant à observer et à diriger. Or, l'enfant, il faut bien le dire, fait peu de différence entre l'homme et la bête. Pour lui, le chien et le chat familiers sont des camarades ; les autres chiens et les autres chats sont des étrangers ; son analyse philosophique ne va pas plus loin. La petite fille fait société avec sa poupée ; elle lui parle, la gronde ou la caresse, la corrige ou la récompense comme si la poupée l'entendait. A plus forte raison l'enfant entre en rapport avec l'animal qui, plus ou moins, le comprend, qui le cherche ou le fuit, lui obéit ou lui résiste, témoigne sa joie lorsqu'il est content, sa colère lorsqu'on l'irrite, sa douleur lorsqu'on le maltraite. Il joue vis-à-vis de cet être vivant et sensible le rôle de papa, de maman ou de maître, et là plus qu'ailleurs il se montre vraiment ce qu'il est, car il n'est pas retenu par la crainte. Tel enfant sera docile avec ses parents, si ses parents savent se faire obéir ; il n'entreprendra rien contre ses frères et sœurs, ni contre sa bonne, parce qu'il les sent protégés par l'autorité paternelle, et capables, au besoin, de se faire justice eux-mêmes ; mais il prendra plaisir à tourmenter, à frapper, à tuer la bête qui ne se défend pas, et que personne ne défend. Il y a, dans cet enfant, prenez-y garde, un germe de lâcheté et de cruauté qui ne fera que croître avec l'âge. Un autre enfant, au contraire, sera rétif à la discipline, prompt à se quereller avec son frère aîné ou avec ses camarades ; mais il sera doux avec sa petite